

Titre original : *Sincopes*

© 2010, Rouge Inside pour la présente édition

© 2007, Alan Mills

Rouge Inside – 2, rue Auguste Comte – 69002 Lyon

www.rouge-inside.com

Alan Mills

Synopes

Traduit de l'espagnol (Guatemala)
par Alba-Marina Escalòn

R o u g e I n s i d e

*Así hablaron,
y enseguida cambiaron la naturaleza
de sus obras, de sus criaturas ;*

POP WUJ

you make this all go away

NIN

*Nous sommes entrés par erreur
Nous avons frappé à la porte de service*

EDMOND JABÈS

6 : 00 p.m.

la souillure m'envahit, quiconque dirait que cette nuit je ne fleurirai pas, toute fébrilité pénètre par un halo de lumière indécise, telle une musique obscure et génétique, ma situation actuelle ne me permet pas d'être ému, j'irai sans frein jusqu'au fond, pourquoi ne voudrais-je pas du soulagement embrouillé que je suis dans cette dyslalie, j'exige un langage, cette tension est la seule chose qui s'adoucit à mesure du voyage, aïe, distance, tu ne vas pas diriger mon étrange nervure, certains soucis se dissolvent à peine, on précipite l'échange ou le nomadisme des corps, je ne fuis plus ce peuple mais son époque, ces siècles si enclins au crime, j'y inclus les tartuffes et les enfants mangeurs d'enfants, combien d'alcool doit accompagner cet enlèvement, combien de grâce perdue dans les escarmouches consanguines, un jour viendra où l'on s'enflammera la tête comme de maudites allumettes, le feu se mettant à calciner toute supplique évanescence qui ne soit pas une blague pour le puissant affligé, aïe, notre histoire ne mène à rien, la rue est jonchée de

centaines de corps ayant des marques de morsure entre les jambes, les patrons aspergent de sperme les belles-filles de leurs domestiques, leur recousent un sentier chatoyant de la vulve à l'anus, aïe, il y a quelques jours on a retrouvé dans la poubelle un fœtus incubant des larves et certains assurent que c'était le Rédempteur et que les mouches naissantes notre Saint-Esprit, oui, la page est blanche et noir est le désir, brûlons ce fauteuil, au bûcher les livres, oui, friche ou pas je m'en fiche, comme de ta petite symphonie du nouveau monde, au diable les pasteurs pâques est finie, ici ça sent la débauche mâtinée de famine, à peine verrons-nous de hâves escarbilles, qui donc fera quelque chose de digne, quelque chose pour buter les assassins des côtes, aïe, ça ne sert à rien, je survis grâce aux emprunts et je vois les lumières qui jadis éblouissaient mon rêve, je ne reconnais toujours pas la voix hostile car je la reçois du fond de sa dislocation intime, au point où on en est, tout pourrait se résoudre par un duel magnifique, comme à l'époque, et nous tuer très doucement, a) avec tes mots *on m'a violé mais y'en a pas un qui me croira, moi la pauvre pute, ils me chopent, ils font la bringue sur moi, ils prennent leur pied, ils s'éclatent à éteindre leurs petites clopes sur ma carcasse, sérieux je me suis toujours*

sentie trop moche, de la vraie merde, et maintenant ces connards qui viennent me dire : écoute poupée, tiens-toi tranquille, parce que les femmes c'est juste bon à se faire baiser, quel culot putain, j'en ai bavé et pourtant je me souviens à peine de ce qu'ils disaient, tout le reste est dans le noir, putain que ça fait mal là où je pense, comme ça m'arrache là-dedans, moi je vais leur dire, si je suis en cloque, salauds, que ce gosse je l'appellerai carlos julián parce que c'est les seuls noms dont je me souviens : défonce-la julián, passe-la moi carlos, éclate-la, c'est ton tour julián, etc. oui, juste deux noms, mais je sais qu'il a au moins cinq pères, peut-être six, six enculés de flics, aïe, putain de sale nuit, si je les vois je les tue, je jure que je ne laisserai personne t'appeler fils de pute, non mon fils, non mon carlos julián

(syncope i

non, je ne veux pas qu'un seul de mes frères clamse sans jouir, non, du reste je ne m'en occupe pas : leur apaisement laisse à peine la place à cette idée : les poissons bleus ne demandent jamais la permission de scintiller sous nos cuisantes steppes, aujourd'hui c'est le jour des morts, d'où le ton, si je pense au plaisir je

pense à *Ville lumière*, même si elle n'est plus ce qu'elle n'a jamais été, à présent la mode pimpante et sa gaieté sont élimées, il y a ceux qui parlent perchés sur d'illustres podiums ou qui lèvent leur verre à l'éloignement de leur pays, mais à quoi bon agoniser dans ce musée comme le petit d'un chien disséqué, ou des morceaux sculptés illuminant un couturier, ou le vide flagellant que façonne gonzález, si l'on perçoit à peine les artistes se noyant dans des lunettes grotesques, ou les immigrées qui plus tard papillonneront dans les grabats de la cité universitaire)

ici on souffre mais on s'éclate

6 : 04 p.m.

je connais un autre village, où les enfants rient à la tombée du soir, ils sont bien morts mais riant aux éclats, ils s'amuse avec les chiens qu'ils n'ont jamais eus, ils se sont couverts d'un drap de terre qu'ils savent s'enlever pour faire voler leur cerfs-volants célestes, là-bas, les mutilées de Juárez et du Guatemala font office de nourrices, elles ne reconnaissent pas non plus cet inframonde où les petits rient tous les matins

qui manquent, oui, ils ont déjà sympathisé avec des gamins violés de bassora et s'éclipsent dans des jeux inouïs, sabino raconte qu'on a dépecé à coups de baïonnette les fœtus de ses cousines, sabino se cachait sous les cadavres, et ensuite, il marchait jusqu'au chiapas pour échapper aux kaibiles¹ qui voulaient le gonfler d'Amour à bloc, ce chaos transporte les diamants qui régissent notre insomnie, je connais ce village, c'est là qu'ils ont organisé la Grande Fête où nous voulons tous aller, enclave d'ombres dont une fièvre de glace a effacé la face, aujourd'hui ce n'est plus qu'une énorme blessure, des vapeurs, et on connaît déjà les différentes manières d'écouter le Cœur du Ciel ou de ne pas le faire, oui, c'est la décharnée qui a volé ces vers qui décoraient la place, oui, seul le bruit serait capable d'interpréter aisément la quantité de silence secrété par un hameau fantôme, voilà pourquoi le rire candide des enfants au crépuscule, voilà pourquoi ils jouent dans la fange et ne voient pas leur sang, et cela va durer, notre destin est manifeste, c'est le Cœur du Ciel qui le dit en pleurant

1. Les Kaibiles sont des soldats d'élite spécialisés dans la contre-insurrection et réputés pour leur extrême cruauté.

(syncope ii

ces haut-parleurs l'étourdissaient, avec leurs préceptes évangéliques à tous les coins de rue : le pire c'est qu'à la longue, il s'est habitué : l'abîme perfore notre acuité de la même façon, oui, il voyait à peine les visages de ces petits souffrants, il les sentit si égaux à eux-mêmes, si répétitifs dans la douleur de leurs pères, qu'il comprit pourquoi ses coups de poings ne lui faisaient pas mal, il sourit intérieurement, revivant le souvenir de cette ardeur aigre-douce à laquelle il regoûterait quelques années plus tard, grâce au colostrum de certaines nuits torrides passées avec la mère d'untel)

là je te sens

oh, mais moi je ne le sais pas, gravir une montagne c'est comme caresser les recoins de mon *personal jesus*, et tout ce vert évoque l'eau et tes brises bénites, à présent je me souviens quand je suis descendu au fleuve et que les femmes pensaient que j'étais une des leurs à cause de ma chevelure se déployant comme

une route très souple, puis elle sourirent empourprées, découvrant en moi le mâle, ma déesse : elles savent bien que je propagerai les tribus au-delà des frontières que ce sperme a construites, ma déesse : j'ai beaucoup pensé à l'absence de dieu dans ce silence nocturne, maintenant je sais que tu nommes le désir à ta façon, mon *personal jesus* : grâce à ton absence, j'ai compris que le béton qui assemble les bars et nos châteaux *rave* dégouline de ces montagnes, et que notre extase vendue dans les Mégatemples vient de la poudre des morts que l'on a oubliés, j'ai pensé à tout cela en chantant silencieusement pour toi, ma déesse, dessine-moi quelque chose, bah, je ne t'aime plus : a) l'amour se fane pour diverses raisons qui sont simples b) la foi est quelque chose qui revient par manque d'orgasmes c) mon nom est composé de valeurs lointaines

5 : 58 p.m.

c'est vrai, nos aïeux se sont toujours faits avoir malgré leurs hurlements et les tortures qu'ils ont laissées en guise de testament, douleurs clamées par leurs entrailles et tant de clameurs en vain : « fiston : il faut écraser l'Autre » a été la consigne qu'ils nous chantaient

comme une berceuse, à travers une télévision sans télécommande, à travers les Mégatemples qui remplacent toutes nos salles de cinéma et notre pornographie : le cinéma Variedades a été la joie du peuple et c'est pas fini, c'est au cinéma Lux que j'ai vu pour la première fois une scène vulgaire et terrifiante, mais ce peuple est tout aussi comblé avec ses litres d'essence, il jouit en interprétant les intentions les plus manifestes de Lynch, le peuple bave devant les blondes et sent le dégoût de lui-même dans ses tatouages, tout ce qu'entend le peuple c'est : arrêtez de souffrir, arrêtez de souffrir, et mon problème ressemble à ça : je n'arrive pas à éteindre la télé : a) un voleur incendié, b) la foule en liesse acclame et crache, c) j'imagine une orgie multiethnique dans la pyramide du Grand Jaguar, oui, ici y'a des volcans et des lacs mais aussi des Pasteurs, on a des terres mais la Conquête se respire chez les plus beaux garçons, les chiens errants forment des meutes pour se partager les cadavres du froid, ce territoire ressemble à la dernière porte, ici à Xibalbá², les mecs s'amuse à collectionner des amis et des copines occidentales, ils leur font sentir

2. Dans la religion maya, Xibalbá est le nom du monde souterrain dirigé par les dieux de la mort et de la maladie. Le mot signifie « lieu de la peur » ou « lieu des fantômes ».

la jungle, les enivrent et se les tapent toute la nuit, ils leur tressent des bracelets beaux comme le vieil inceste de notre race, bariolés, pareils aux serpents de la forêt, pareils à cette histoire qui se trompe : a) les cakchiqueles³ n'ont pas trahi les quichés⁴ : ils se sont vengés, b) la MS13 aime la M18⁵ : à sa façon, c) tout semble faux mais ne l'est pas, c'est pour ça que ça fait mal, et oui, cette vie ne va nulle part, je n'ai abandonné les quartiers que par crainte, derrière moi sont restés ces petits camarades à moitié indiens avec qui on jouait au ballon en pleine rue, aujourd'hui ce sont des tueurs à gages ou alors ils ont changé leurs noms, s'ils me voient ils ne me reconnaissent pas, moi j'aimerais leur parler des méandres de la lumière et du labyrinthe, mais j'ai peur, je ne sais pas dire sans blesser, je n'ose pas leur rappeler nos petits matchs de foot, ces écorchures qu'on s'arrachait avec une rage contrôlée qui faisait de nous une fratrie de la sueur, oui, le temps passe tellement vite, merci les gars : vous

3. Groupe ethnique issu de la civilisation maya, vivant dans les montagnes de l'Ouest du Guatemala.

4. Le peuple quiché est l'un des peuples mayas natifs du plateau guatémaltèque.

5. La Mara 13, également appelée « Mara Salvatrucha », et la Mara 18 sont deux gangs ennemis, créés dans les années 80 par des immigrés mexicains et centro-américains à Los Angeles. Ils sont aujourd'hui présents dans toute l'Amérique Centrale, où on les rend responsables de très nombreux crimes, enlèvements et trafics illégaux.

ne m'avez pas tué et c'est pourtant si facile, si ça se trouve c'est pour ça que vous courtisez mon ombre un moment et d'une seconde à l'autre je me fais tabasser, j'aimerais imaginer l'essentiel, le nécessaire, mais je ne suis qu'une frivole et perplexe créature monolingue désirant un autre destin, qui balbutie sa mutation, qui veut voir devant elle des vénus à genoux, qui se souvient des rivières de cette ville avant qu'elles ne soient devenues des pissoirs ou des tristes dépotoirs de choses dont personne ne veut plus, voici mon corps et son ombre ultraviolette, voici la fiction de mon semblable en flammes, terre, je t'en prie, bois ce sang, que des lunes passent m'éclairant la masse, car elle me manque cette sève que j'exige, j'en ai besoin et je ne veux de mal à personne, je le jure, j'ai déjà entendu dire que tout a été dit, qu'il n'y a rien de nouveau, qu'il faut grimper sur les épaules des géants, ce qui est sûr c'est qu'une fois, je me suis retrouvé au mitard sur le point d'être violé, et je m'en suis sorti parce que j'ai pu réciter en bégayant, le « *poema de amor* » de roque dalton, enculés de salvadoriens, un délinquant dans mon pays ne se tatouerait pas le visage d'un poète, heureusement que je l'ai remarqué sur ce bras, parce que dans la cage ça gueulait : de la chair fraîche ! et ils

agitaient les barreaux en me déshabillant du regard, oui, ce jour-là, j'ai appris que la taule représente le seuil où la poésie commence à se faire tangible, c'est là qu'a commencé ma passion pour les obscurités impassibles, c'est comme ça que je me suis défait de certains souvenirs, parce que tout a été dit, bien sûr, mais on continue, là ou devrait passer le train aucun train ne passe, c'est plutôt un défilé de syphilis, de hiv, d'ambassadrices du chancre et de la chtouille, pas de piano blanc dans ces crasseuses cahutes, aucun livre de chevet dans ces taudis miteux, nos wagons abandonnés témoignent que le fer ne nous a pas réussi et la nuit je me sens comme une ville inachevée qui transpire par les plaies de ses puttes, squelette vide s'envolant dans leur chair éperdue, oui, à 4 degrés nord⁶ on voit des séquelles de cette vie en négation, parodie bourgeoise aux gaietés sans fondement, on voudrait être toujours loin, je veux dire du bord infâme, de cette voie ferrée qui défend un au-delà aux pléthores de mouches, de merde, de capotes sanguinolentes et d'enfants à peine éclos, oui, docteur, les Mégatemples sont remplis et ils envahissent les rues, ils ont vidé les cinémas de la

6. 4° Norte est le nom d'un quartier de la capitale guatémaltèque où abondent les bars et les galeries d'art.

luxure pour y installer une autre démesure, attention, je n'appelle pas à l'expulsion, je n'appelle pas les marchands des marchands, c'est trop vieux jeu, c'est évident, ça ne sert à rien, un jeune homme pourrait se vider de son sang devant leurs yeux et ils le taxeraient de toxico qui se donne des airs, une femme peut offrir ses fruits d'ici jusqu'à la sépulture et ils la prendraient tout simplement, leurs voitures blindées fauchent des christes anonymes, mais ils ne faut pas s'en faire, les Mégatemples sont affreux, c'est suffisant, le paysage les refoulera de lui-même, ça nous coûtera beaucoup d'argent et pas mal d'angoisse

je suis là, dans les nuées, et en bas je ne vois rien qui puisse me convenir ni me représenter, je n'imagine pas mes pieds sur terre, je poursuis mon envol et distingue à peine ces points semblables à des fourmis agitées, montrant du doigt mon fuselage, ce squelette si mien, si luxueux, si loin d'eux, ces rats, bestioles trotinant dans leur substance sans ciel, destinés à regarder en l'air à cause du boucan que je fais, à cause de l'effroi et de l'humiliation devant leur mort, une ombre qui s'approche d'eux et qui sera la leur aussi, comme ce qui le plus, comme miennes sont mes ailes dans cette même cabine, j'ai le pilotage en main, miens sont ces

limbes dorés que je respire, tous les feux sont servis, la grappe est lâchée, avec vigueur et doigté, tournure ou allure, et mon phallus palpitant si rapproché, je suis là, à bloc, sémillant, je pilote à l'aveuglette, je joue, je voltige dans l'air dessinant des angoisses, je vole, je pénètre la tempête pour ne plus être un de ces points imprécis et fuyants là-bas, à peine sauvés les uns des autres et, oui, regarde : on dirait qu'ils se mordent, et qu'ils sont cruels de loin

(syncope iii)

je parle du fond de ma moiteur, la fellation m'a rendu mélancolique, et je sais cette tristesse telle une grimace défiant les volontés du vin, non, je ne me souviens pas du nom de toutes celles qui ont joui de moi, ni de celles qui ont voulu cristalliser en elles une de mes gouttes, mais je les sens toutes à l'origine de ce frisson, tu sais, entre ta bouche et la mienne se déploie une échelle vers le paradis, ceux qui sont tombés d'en haut participent d'un arôme qu'ils comprennent à peine, il se fait tard, j'ai du mal à reconnaître les manières dont parle le silence de mon corps, je voudrais une mer galopant sur ces tissus avec la faim accoutumée, cette solitude est incurable)

(syncope iv

ces mecs en loques dans des mansardes irrespirables, ombres que personne ne voit errant dans le métro, ces gens tristes et leurs âpres léthargies passées à acheter du vin pas cher, de la bière de clochard, l'un d'eux murmure : « *j'ai peur, je pue, je peux te faire sentir mal* »)

**avoue-le, mon bien-être t'offense,
mon plaisir t'empoisonne**

voyons voir, une fillette aux petits yeux bridés marche sur la sixième avenue, elle s'appelle malintzin⁷ mais elle ne le sait pas, dernièrement elle a du mal à trouver le sommeil parce qu'elle fait des cauchemars où des indiens lui font l'amour avec Amour, je la regarde et je sais que mes souvenirs traversent une ébriété insoutenable, j'ai fonctionné jusqu'à présent comme une bête qui s'épouille et chaque démangeaison entraîne avec elle un nouveau déguisement, voyons

7. Malitzin ou Malinche : nom de l'interprète et concubine de Hernán Cortez, conquistador du Mexique, devenue le symbole de la préférence des latino-américains pour les cultures étrangères.

voir, cette va-nu-pieds marche sur la sixième avenue, à cause de toute cette marchandise pirate elle veut déjà sa paire de mioches tout blonds, la malintzin imagine ces boucles dorées embellissant son pieu, elle voudrait s'enlever la terre qu'elle a sur elle, s'agripper aux corvettes qui vont au ciel, c'est que les trucs comme ça lui trempent l'entrejambe, lui effilochent les baves du désir, oui, mais maman, c'est pas sa faute, si t'avais été indienne, je t'assure que tes souffrances auraient été une autre paire de manches, les faux-fuyants d'une telle angoisse sont notre énigme, comme mon vieux, qui n'a jamais eu l'attitude d'un noir et qui était noir, de cette affaire il n'aimait que le nom anglais, alors, noir, quand ça l'arrangeait : tout ce qui est étranger fait des siennes dans cette *Malinche's Last Land*, malgré cela on ne comprendra jamais ce qu'il ressentait, en fin de compte il était noir et les enfants sont méchants, moi je préférais maman, quand tu venais me chercher à l'école, même si t'étais seule et que la vie te faisait mal, maman, si t'avais été indienne t'aurais compliqué ma puberté, les enfants sont très méchants, pendant l'enfance ils se délectent de nos venins ancestraux, quelque chose sent mauvais ici, a) trop de cadavres au point du jour dans les caniveaux

b) la décharge engendre de petits enragés dans la zone
3 c) ces enragés sont d'une tendresse indescriptible
qui changera avec le temps, d) ici personne ne se sent
bien, e) il faut se protéger

(syncope v

mes compatriotes cherchent le bonheur dans le nord,
là-bas ils verront presque les mêmes films porno mais
avec des actrices en vogue rasées de près, les enfers
de l'anus ne troquent pas leur géographie, et il paraît
même que la silicone perd du terrain, la chair contre-
attaque, alors peut-être reviendront les poitrines
fermes en bonne santé, parce que l'ère du *reality* est
arrivée, les petits seins sont les bienvenus tant qu'ils
permettent des coïts d'une sauvage vérité, et c'est vrai
qu'on a envie de mater la mère du voisin à l'écran
de la télé, la traiter de petite salope sans changer de
chaîne, arrêtons de jouer la comédie, arrêtons de taire
ces démangeaisons si naïves, allons avouer tout ça
à nos Passeurs, parce qu'il paraît qu'un lent calvaire
nous attend, on va trimer, je te jure, mon frère, mes
compatriotes cherchent le bonheur, *but life is a raining
night*)

**la vida te da sorpresas, sorpresas te da la vida ay
dios⁸**

5 : 57 p.m. : et cette effervescence déferle sur moi :

ce n'était pas le feu, mais plutôt l'intermittence des ombres d'en face, cette étincelle de vide me ruisselant, je suis allé marcher dans les nuages et l'extérieur m'est apparu grossièrement : les hommes : un ulcère imprécis doté d'un visage, les choses : simple séquence de matière projetée par une volonté suprême et ingénue qui respire la lumière, frangine, avant c'était pas comme ça, avant j'arrivais à ressembler au lac : trois volcans vigilants et je jubilais en silence, mais peu à peu sont arrivés les baigneurs laissant derrière eux l'énorme trace de leurs flux : cela ressemblait à un nid où l'excrément se sentirait pousser des plumes, ce n'était pas des corbeaux, c'était quelque chose de pire : il n'y a pas de corbeaux dans les tropiques, puis le Xokomil se mit à s'engouffrer dans ma poitrine comme si j'étais encore un lac, le Xokomil est un vent fort qui balaye tout ce qu'il peut, ambitieux tourbillon,

8. Extrait d'une chanson de Ruben Blades.

le Xokomil est comme la haine étouffée : il a faim et on n'a jamais fini de connaître ses mécanismes, et que dire de plus, si je n'ai même pas ma vérité avec moi, on me l'a arrachée des mains, et je m'en fous, puisque tout le monde, même le lecteur s'en tape : effrayant hypocrite tu viens ici pour me voir mourir, pour voir si j'échoue, pour te délecter de ma chute, pendant que je griffe des calices d'amertume entre des colonnades de chimères et des constructions sans fondement, t'as gagné : j'ai échoué : « calices d'amertume » est un lieu commun, je me plante tout le temps, pauvre de moi, je suis dans les nuages, le plus perdu de tous parce que j'ai aimé mes dissidents, je leur ai permis de me foutre les glandes, de gratter mon ciel, j'ai torturé les miens en les faisant chialer dans des filandres d'huile, dans de la pisse ou de subtils essaims salés, bah, ça fait longtemps qu'ils le savent, qu'un jour je me réveillerai fracasse, que j'ai fantasmé sur les visages les plus sombres du temps, leurs agrestes grabats de lumière, ces gens-là que l'on désire avec tellement d'ardeur et qui mettent des virages partout (je parle de hendrix emily de leonardo sade bacon de anastasio hölderlin bartök de tun van gogh de foucalt thelonious fellini de juana inés reznor jésus woolf de asturias marx kafka pound

de vallejo de miguel ángel sandino) vermine dont personne ne vient à bout, car si on regardait dans leur tripes l'humus de la beauté sauterait en l'air, alors se scelleraient ces maux nés aux époques qui pourrissent, c'est comme ça, il existe des variétés de lumière qui ne succombent jamais devant un poing fermé, rien qu'un léger souffle qui se glisse dans nos fenêtres misérables, on acquiesce avec des gestes, mais petit à petit ça se capture, tant d'heures perdues à rechercher en moi le vide éclair du vide, tant de sève flamboyante dans mes yeux souffrants : ce sont des larves muettes qui me torturent l'intérieur : en dévorant mes pieds, en se dandinant sur moi pour que je parle plus, soit avec moi, soit avec l'Autre qui ne m'entend pas, ou qui fait comme si car c'est toujours comme ça, je sais toujours pas quoi, j'ai jamais su, j'ai jamais, j'ouvre les fenêtres au demi-sommeil, entrée fracassante de l'arbre qui devient vent pour fuir et qui se mêle aux sirènes, dans cette ville qui tourne le dos, toujours intruse, dois-je mon existence au sommeil ou à l'éveil, je ne sais où laisser cette harmonie miroitante résonnant en perditions intérieures, autoroutes du nerf et de la glande inaptés à la fuite, je vibre dans cette vision d'autrui, je vis quelque chose qui ne m'appartient pas,

je parle plusieurs langues, je parasite, je me nourris
d'une femme, d'une flopée, et elles non plus ne savent
pas si je dois aller ou venir, ou ne jamais revenir, ou
toujours aller, ou elles ont peur de me le dire, merde

(syncope vi

je pourrais crier boire de ton sang que tu me laisses
maman elle devient je crois que je pourrais crier que
tu me laisses maman boire de ton je pourrais je crois
elle devient crier folle que tu me laisses ton sang boire
maman elle folle devient je pourrais crier que tu me
laisses boire de ton sang folle devient elle maman
je crois que maman pourrait boire de ton sang elle
devient folle je pourrais crier boire crier boire de
ton maman crier de ton sang je crois que je pourrais
maman que tu me laisses boire maman ton sang
maman je pourrais crier elle devient folle je pourrais
boire boire ton sang boire ton sang folle folle maman
ton sang devient je pourrais folle que tu me laisses
folle que tu me laisses folle que tu me laisses)

(syncope vii

« rêver de haricots est présage de pauvreté » – me dit-il, et moi je lui dis que le plat de haricots se déverse sur moi telle une marée se perpétuant, je lui dis que j'ai déliré sur des choses bien pires, comme le viol de la Sinventura⁹, ou cette chignole que j'ai entre les cuisses, des images belles ou épouvantables, comme la scène du petit oiseau que j'ai dépecé dans le jardin de la maison, nous assistions à l'ascension de son âme entre les volutes de ma première clope, oui, j'ai atteint un tel degré d'ennui au milieu des plumes, du sang et de l'odeur de tabac, et je lui dis : les rêves n'élucident rien, et il me dit : « si on synchronisait les demi-sommeils de la planète on verrait la jouissance à l'état pur, mais on ne la supporterait pas plus de deux minutes », je ne sais pas, parfois même mes envols ne sont pas vrais, ni chaque orgasme ni son culte de l'origine, frangine, il y en a qui rêvent de la révolution comme d'un dîner aux chandelles, et mon phallus faisant une immense offrande à la famine, ou ces avenues devenues les déserts où naîtra le Rédempteur)

9. Surnom donné à la femme de Pedro de Alvarado, conquistador et gouverneur du Guatemala (1485-1541).

**docteur,
je vais vous raconter des choses
que j'aimerais oublier mais j'y arrive pas**

par un bel après-midi, dehors, à côté du lavoir, j'ai vu sans le vouloir un de mes proches en train d'abuser de la jeune fille qui rinçait le linge, j'étais médusé, naïvement j'ai voulu imaginer pour elle un soulagement, il n'y avait pas beaucoup de bruit, sa bouche mordait un torchon humide irradiant de douloureuses bulles qui se faufilaient jusqu'aux cieux les plus inexplorés, là où musardent les zeppelins dans leur brutale quiétude, a) il y a des créatures qui n'auront jamais la paix, b) enfance tourmentée est destin c) notre beauté ne suffira pas pour ronger les os de la famine, d) lecture obligatoire de ce texte céleste là-haut, e) dyslexique j'ai lu dans les nuages :

**déesse de la famine,
c'est toi mon amour**

c'est comme ça que j'ai su que moi non plus je ne jouirais pas, les moustiques m'avaient prévenu, tant de pluie